



Karine Bouchard, 'Abbas Akhavan', *Le Sabord*, February 2022



Karine Bouchard, 'Abbas Akhavan', *Le Sabord*, February 2022

Nord de l'Ontario : cimetière finlandais

Michael Crummey

Pierres jointes à l'aide de mortier à l'entrée,
alignements de tombes dépourvus de bordures
ourlés par une rangée d'épinettes.
Dans le flétrissement de la chaleur de l'après-midi
son père avance avec la tondeuse,
son silence long et compliqué enfoui
dans le grognement relâché d'un moteur
cependant qu'elle suit,
sa faux emportant les lupins violets
à hauteur de hanche autour de la tombe de son grand-père.

Noms finlandais ciselés dans le marbre,
mots que le pays n'a jamais appris
à prononcer correctement –
Koske, Heikeilla, Ilyjuki –
les immigrants de ce siècle, arrivant
pour dégager un bout de terre avec une hache
et la force d'un corps qui sait
qu'il ne peut rentrer au pays.
Certains ont perdu tout espoir à la fin,
brisés par des champs envahis par les racines et
la longue obscurité des hivers qui
faisait sombrer la parole chancelante dans un silence stoïque;
les ossements des premiers colons un autre nœud
dans l'enchevêtrement entêté
de la terre.

Elle sait qu'un jour elle ensevelira son père
là où la lame huilée passe à travers les tiges vertes
en un chant parfait,
et il y a tant de choses qu'elle aimerait entendre
de lui, tant de choses qu'elle veut lui dire
avant qu'il ne soit étendu ici
telle une longueur d'herbe estivale.

Un père peut être un amour aussi difficile
qu'un pays adoptif,
une partie de lui reste toujours étrangère.
Elle lui emboîte le pas maintenant
parce qu'elle n'a nulle part où aller
et que les étés ici sont brefs.
Elle se déplace dans son ombre,
pensant au silence, à
la faux, aux lupins violets
tombés autour de ses pieds.

Cimetière finlandais revisité

Nous entrons en enjambant la clôture tels
des esprits sur le point de quitter le monde,
nos traces une obscurité dans les bancs de neige derrière nous,
moins 30, et pourtant, le fantôme de chaque respiration
une chemise propre sur une corde à linge.
Froide lumière des étoiles aiguillant le ciel nocturne comme
une main engourdie retrouvant toute sa sensibilité.

À la sépulture Wanda s'agenouille.
Pour dégager la stèle,
son père allume une bougie à l'intérieur d'un bocal.
Sous nos pieds le corps de la grand-mère vacille
dans les ultimes ténèbres qu'un corps puisse connaître,
son mari à côté d'elle déjà fumée.
Leurs noms s'obscurcissent et tremblotent
dans la lueur jaune de la mèche.

Ce sont les vivants qui hantent les foyers
des morts, désirant quelque chose
d'eux que nous ne savons exprimer comme il faut,
quelque chose que nous ne pouvons indiquer que silencieusement.
Les épinettes encerclent le cimetière
avec un calme qui pourrait être pris pour de la patience,
la lune regarde fixement à travers les branches, aussi pâle
que les récents disparus.
Même les astres au-dessus de nos têtes
ont été caressés par le givre.

Traduit de l'anglais (Canada) par Jean-Marcel Morlat

Michael Crummey

Originaire de Terre-Neuve, le romancier, poète et nouvelliste canadien Michael Crummey est né à Buchans en 1965 et réside présentement à Saint-Jean de Terre-Neuve. Il est l'auteur de nombreux livres, dont certains ont été récompensés par des prix littéraires canadiens et internationaux. Après *Les voleurs de rivière* (2004), *Du ventre de la baleine* (2012) et *Sweetland* (2017), *Les innocents* est son quatrième roman traduit en français (2020). Ces deux poèmes sont extraits du recueil *Salvage* (McClelland & Stewart, 2002).

Jean-Marcel Morlat

Jean-Marcel Morlat est né à Paris en 1970. Angliciste et traducteur de formation, il est également spécialisé dans l'enseignement du français langue étrangère. Après avoir vécu de ses voyages en tant qu'enseignant (Angleterre, Amérique du Nord, Japon, Turquie, Tanzanie et Émirats arabes unis), il s'est réinstallé au Canada en 2010. Il collabore avec différentes revues littéraires au Québec, en France et en Belgique. Il a publié une première traduction en 2016 : Philippe Wamba, *Parenté : l'Odysée d'une famille en Afrique et en Amérique* chez L'Harmattan. Sa dernière traduction, *Henry Lawson : nouvelles du bush*, vient de paraître chez le même éditeur.



Karine Bouchard, 'Abbas Akhavan', *Le Sabord*, February 2022

Adis Simidzija

Douce promenade

Mon cœur danse au rythme des mitrailleuses tandis que mes orteils enlacent les cendres de ma ville. À ma gauche se déploie une vallée infinie d'arbres sucrés, à ma droite les gratte-ciel souffrent de trous de mémoire. Par intermittence je m'arrête pour prendre une grande respiration. Le son de mitrailleuses est remplacé par le bourdonnement des touristes venus admirer le Stari Most, ce vestige du XVI^e siècle, détruit en 1993 et ressuscité en 2004.

Il y a vingt-cinq ans que papa a été assassiné, et moi je marche dans cette ville qui ne me reconnaît plus, à essayer de lui dire quelque chose dans une langue qu'il ne comprend pas. Entre lui et moi, il y a plus que l'espace physique. Entre lui et moi, il y a plus que la mort. Entre lui et moi, il y a un malentendu. Je suis le fils d'un disparu. Le fils d'une photo grugée aux extrémités, jaunie comme les doigts d'un fumeur. Itinérant dans ce vaste pays qui m'avale tout entier. Je voudrais prendre la fuite, mais quelque chose me retient. Quelque chose comme la peur d'un second déchirement. Les fragments de ma mémoire ravivent mon quartier d'enfance. J'y perçois ma grand-mère juchée comme une montagne à la fenêtre de sa cuisine. Elle me crie que le souper est prêt. Clignement des yeux, et elle n'y est plus. Les choses vont vite quand on a vingt-cinq ans à rattraper en quelques jours.

Mon retour à Mostar est le résultat d'un coup de tête nostalgique. Entre deux chansons qui rendent hommage à ma ville chérie, j'ai réservé un billet aller-retour sans possibilité de remboursement en cas d'annulation : *Idemo tugo niz rijeku dole / dole sad rane manje bole*¹. C'était la première fois que je prenais l'avion depuis que la guerre nous a imposé l'exil. Une émotion inconnue s'est emparée de moi. Souvenirs flous, amnésie. Trop jeune pour comprendre l'ampleur de ce qui se passait dans mon pays, mais assez vieux pour rester prisonnier d'un mal invisible.

Je range mes bagages, mon corps de gentil géant peine à se poser sur ce siège classe économique. Touriste parmi les touristes, mon voisin de rangée est un Autrichien qui ne parle pas le français et son anglais est trop approximatif pour établir quelque contact que ce soit avec moi. Seul avec les autres, je me projette dans les rues de ma ville d'enfance, sans succès. Tentative après tentative, tout me ramène à la rue du Cardinal-Léger. Trois-Rivières, ville de tous les possibles. Je me suis tellement habitué que je me demande si ma vie en Bosnie-Herzégovine n'a jamais existé.

Abbas Akhavan

curtain call, variations on a folly (détail), 2021, installation (paille d'orge, terre, ampoules, sable, argile, bois, peinture, haut-parleur, bruit rose), dimensions variables. Photo : Andy Keate. Courtoisie de l'artiste et de la galerie Catriona Jeffries. Commissarié et produit par la Chisenhale Gallery, Londres.

Les lumières des foyers s'éteignent : je devine les regards intrigués qui les habitent. Le crépuscule m'offre un spectacle sublime. Le fleuve embrasse les rochers, l'odeur persiste. La Neretva² me parle. Elle chuchote une histoire que je ne veux pas entendre. Insiste. Papa, oncle et ami sont passés devant le tribunal de l'Histoire. Verdict : peine de mort sans procès. Leur crime ? Être musulmans.

Je bifurque vers la gauche pour m'éloigner du vieux pont. Les réverbères guident mes pas jusqu'à un jardin déserté par les couche-tôt. J'y pénètre sans me poser de questions. Devant moi, une statue de Bruce Lee m'invite à la bagarre. Je dépose plutôt ma fatigue à ses pieds. Quand j'étais petit, on m'a offert une figurine à l'effigie du fameux karatéka. Je suis allé voir mon ami Ibrahim pour lui montrer le cadeau que je venais de recevoir. Nous avons joué toute la journée; lui avec sa figurine du Capitaine America, moi avec Bruce Lee. Le lendemain matin, j'avais perdu ma figurine. J'ai toujours soupçonné Ibrahim de me l'avoir volé : il était malin et aimait les choses matérielles.

Un couple de touristes vient me soustraire à ma rancune. Des Autrichiens qui me demandent dans un bosniaque approximatif de prendre une photo d'eux avec la statue. Je m'exécute et je prends ensuite la fuite vers le nord-est de la ville.

—

Adis Simidzija

Adis Simidzija est écrivain, poète et éditeur en chef aux Éditions DL&DR. Il a fondé l'organisme à but non lucratif Des livres et des réfugié.e.s en 2016. Né en Bosnie-Herzégovine en 1988, la guerre lui a imposé l'exil en 1998. Sa mère, son frère et lui ont alors quitté Mostar pour trouver la quiétude trifluvienne. Formé en sociologie à l'Université du Québec à Montréal et en littérature à l'Université du Québec à Trois-Rivières, il poursuit des études doctorales en littérature comparée à l'Université de Montréal. Il a publié plusieurs poèmes et récits dans des revues littéraires. En 2021, son premier roman, *L'enfant exilé de la vallée des arbres sucrés*, est paru en format poche aux Éditions DL&DR.

L'avion, c'est bruyant. Impossible de dormir. On m'a recommandé de fermer les yeux et de me laisser transporter par la douceur du moment. Promis que le retour serait meilleur que le départ. Même si je savais que l'avion se dirigeait vers Sarajevo, j'avais le sentiment d'être dans le vol du retour. Impossible de me convaincre du contraire. Grincements de pneus, message du pilote : « *Welcome to Vienna, the temperature is 27 degrees Celsius. I hope you enjoyed your flight...* » Mais qu'est-ce que je fais à Vienne ? Le stress m'a fait oublier l'escale autrichienne.

Je cours vers le prochain vol qui part dans trente minutes pour Sarajevo. L'avion est encore plus petit. Une prison volante. Heureusement le voyage ne dure qu'une heure dix minutes. J'ai tout reconnu des montagnes. Les mêmes qui m'ont vu partir. Les mêmes toits pastel des maisons de Sarajevo. La même tristesse qui accompagne les journées pluvieuses. Pourquoi mon pays est-il si triste de me voir revenir ?

—

Il y a de ces promenades qui nous font oublier la notion du temps. La journée venait de m'offrir le plus beau des crépuscules; un deuxième se préparait déjà. Le soleil s'est levé au-dessus du Stari Most comme il s'était couché la veille. Il devait être cinq heures du matin. J'avais passé la nuit à marcher dans ma ville chérie. À scruter les moindres détails des monuments, reliques d'une histoire qu'on tente d'oublier. Il y a eu le pont, et puis la statue de Bruce Lee. Il y a le général Tito avec la tête arrachée. Il y a les immeubles tellement marqués par les mitrailleuses qu'on dirait qu'ils ont la varicelle. Il y a le rosier de ma grand-mère. Il y a le parfum de mon père. Il y a le printemps bosniaque et ses lilas. Il y a le beau et le laid. Il y a moi orphelin. Il y a moi, fils d'une plaque commémorative. Fils d'un monument érigé à la mémoire des morts.

●

1. *Ma peine et moi on longe le fleuve pour aller là-bas / parce que là-bas les blessures font beaucoup moins mal* (Traduction libre : Dino Merlin, Mostarska).
2. Rivière qui traverse l'Herzégovine et qui coule sous le Stari Most (le vieux pont de Mostar).



Abbas Akhavan

curtain call, variations on a folly (détail), 2021, installation (paille d'orge, terre, ampoules, sable, argile, bois, peinture, haut-parleur, bruit rose), dimensions variables. Photo : Andy Keate. Courtoisie de l'artiste et de la galerie Catriona Jeffries. Commissarié et produit par la Chisenhale Gallery, Londres.